Première année — Nº 21 — Dimanche 1er février 1865

LA LUMIÈRE POUR TOUS

ADMINISTRATION
Bureau et Direction
A BORDEAUX
Cours d'Aquitaine, 57

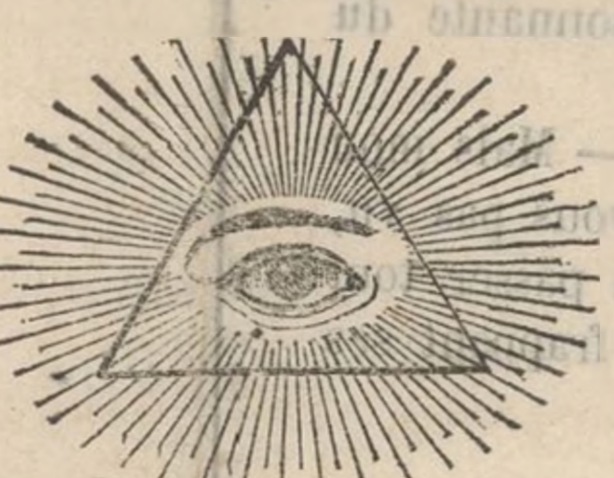
M. A. LEFRAISE
Directeur

Les lettres et envois non affranchis sont refusés.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.
Les abonnements partent du 1er avril.
Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix du numéro séparé :
A Bordeaux, 10 c.; ailleurs, 15 centimes.

FRATERNITÉ



CHARITÉ — VÉRITÉ

Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. (Le Christ.)

Si vous persévérez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. (Jean, C. VIII, 12 et 32.)

JOURNAL DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PARAISSANT LES 1er ET 15 DE CHAQUE MOIS

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION

Dépôts : à BORDEAUX, chez les principaux Libraires;
à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).... 2 fr.
Départe et Algérie.. 3 »
Etranger continental 5 »
Amérique et pays d'outre-mer..... 7 »

ANNONCES
La ligne......... 50 c.
On ne reçoit d'annonces que pour les œuvres littéraires et scientifiques.

Le prix de l'abonnement est reçu :
Ou en un mandat sur la poste, au nom du directeur ;
Ou en timbres-poste français, plus un timbre de 20 c. pour indemnité d'échange ;
Ou en une valeur à vue sur une maison de commerce de Bordeaux.
Toute demande d'abonnement non accompagnée de l'une de ces valeurs, sera considérée comme non avenue.

OUI,

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

La question que nous avons posée dans notre numéro du 1er janvier dernier, est aujourd'hui résolue de la manière la plus affirmative. Et c'est le célèbre romancier lui-même qui s'est chargé de la résoudre.

Nous ne voulons pas dire cependant, en annonçant qu'il est spirite, qu'Alexandre Dumas soit un adepte déclaré de la doctrine du Spiritisme et qu'il la mette en pratique. Non, ce serait étendre notre affirmation au-delà de ce que nous savons. Nous nous expliquons en disant que les phénomènes, dont la science spirite nous démontre la réalité, sont parfaitement admis par l'illustre écrivain.

C'est lui-même qui nous en donne la preuve dans un grand nombre de ses œuvres littéraires, et notamment dans *le Testament de M. de Chauvelin*, où nous trouvons des médiums voyants et un fait d'écriture directe par l'Esprit de son héros.

M. de Chauvelin, ami intime et confident du roi Louis XV, se plaisait plus à la cour que sur sa terre de Grosbois, où vivait Madame de Chauvelin, sa femme, entourée de ses deux fils, qu'elle aimait tendrement et dont l'éducation était confiée à un jeune abbé. Madame de Chauvelin recevait peu de monde ; sa compagnie la plus habituelle était celle du Père Delar, son confesseur.

Au moment où se passait la scène que nous extrayons du livre d'Alexandre Dumas, Madame de Chauvelin se promenait dans le parc de son château, en compagnie de son confesseur, tandis que ses deux fils, jouaient un peu plus loin avec leur précepteur.

« Il y avait un immense calme mêlé à une splendeur infinie dans toute la nature.

Au milieu de ce calme, sept heures sonnèrent à l'horloge du château, et vibrèrent longtemps dans la brise du soir.

Tout à coup la marquise, qui faisait ses adieux au camaldule, poussa un grand cri.

— Qu'y a-t- ? demanda le révérend père en revenant sur ses pas, et qu'avez us, madame la marquise ? — Moi, rien ! rien ! Oh ! mon Dieu !... Et la marquise pâlit visiblement. — Mais vous avez crié !... Mais vous avez éprouvé une souffrance quelconque !... Mais dans ce moment même vous pâlissez. Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! qu'avez-vous ? — Impossible. Mes yeux me trompent. — Que voyez-vous ? dites, dites, madame. — Non, rien.

Le camaldule insista.

— Rien, rien, vous dis-je, reprit madame de Chauvelin. Rien.

Et sa voix expira sur ses lèvres, et son regard resta fixe, tandis que sa main, blanche comme une main d'ivoire, se levait lentement pour indiquer un objet que le moine ne voyait pas.

— Par grâce, madame, insista le père Delar, dites-moi ce que vous voyez. — Oh ! je ne vois rien ; non, non, c'est de la folie ! s'écria madame de Chauvelin, et cependant... oh ! mais regardez donc, regardez donc ! — Où cela ? — Là, là, voyez-vous ? — Je ne vois rien. — Vous ne voyez rien, là, là ?... — Absolument rien ; mais vous, madame, vous, dites, que voyez-vous ? — Oh ! je vois, je vois... mais non, c'est impossible. — Dites. — Je vois monsieur de Chauvelin en habit de cour, mais pâle et marchant à pas lents ; il a passé là, là. — Mon Dieu ! — Sans me voir ! comprenez-vous ? et s'il m'a vue, sans me parler ! ce qui est plus étrange encore. — Et dans ce moment-ci, le voyez-vous toujours ? — Toujours.

Et le doigt et les yeux de la marquise indiquaient la direction que suivait le marquis, resté invisible aux regards du père Delar.

— Et où va-t-il ? madame. — Du côté du château ; il passe là, près du grand chêne, là... il effleure le banc. Tenez, tenez, le voilà qui s'approche des enfants ; il tourne derrière le massif. Il disparaît. Oh ! si les enfants sont toujours où ils étaient, il est impossible qu'ils ne le voient pas.

Au même instant, un cri retentit qui fit tressaillir madame de Chauvelin.

C'étaient les deux enfants qui venaient de pousser ce cri.

Il avait résonné si triste et si lugubre dans l'espace et dans les ténèbres, que la marquise faillit tomber à la renverse.

Le père Delar la retint entre ses bras.

— Entendez-vous ? murmura-t-elle, entendez-vous ? — Oui, répondit le père Delar, un cri, en effet, a été poussé.

Presque aussitôt la marquise vit, ou plutôt sentit accourir ses deux enfants. Leur course rapide, haletante, sonnait sur le salpêtre des allées.

— Ma mère ! ma mère ! avez-vous vu ? cria l'aîné. — Ma mère !

ma mère ! avez-vous vu ? cria le plus jeune. — Oh ! madame, ne les écoutez pas, disait l'abbé, courant derrière eux, s'essoufflant à les atteindre, tant leur course était rapide. — Eh bien ! mes enfants, qu'y a-t-il? demanda madame de Chauvelin.

Mais les deux enfants ne répondirent pas, et seulement se pressèrent contre elle.

— Voyons, dit elle en les caressant, que s'est-il passé? parlez.

Les deux enfants se regardèrent.

— Parle, toi, dit l'aîné au plus jeune. — Non, toi, parle. — Eh bien! maman, dit l'aîné, n'est-ce pas que vous l'avez vu comme nous? — Entendez-vous? s'écria la marquise dont les bras se levèrent au ciel; entendez-vous, mon père?

Et elle étreignit de ses mains glacées la main frissonnante du camaldule.

— Vu? qui vu? demanda celui-ci en frémissant. — Mais mon père, dit le plus jeune des deux enfants; ne l'avez-vous pas vu, ma mère? il venait de votre côté cependant, il a dû passer tout près de vous. — Oh! quel bonheur, dit l'aîné en frappant ses mains l'une contre l'autre, voilà papa qui revient.

Madame de Chauvelin se tourna vers l'abbé.

— Madame, dit celui-ci, qui comprit son regard interrogateur, je puis vous assurer que ces messieurs se trompent quand ils prétendent avoir vu monsieur le marquis. J'étais près d'eux, et j'affirme que personne... — Et moi, monsieur, dit l'aîné, je vous dis que je viens de voir papa comme je vous vois. — Fi! monsieur l'abbé, fi! que c'est laid de mentir! dit le plus jeune des deux enfants. — C'est étrange! fit le père Delar.

La marquise secoua la tête.

— Ils n'ont rien vu, madame, répéta le précepteur; rien, absolument rien. — Attendez, fit la marquise.

Puis, s'adressant à ses deux fils, avec ce doux accent maternel qui fait sourire Dieu :

— Mes enfants, dit-elle, vous dites que vous avez vu votre père? — Oui, maman, répondirent ensemble les deux enfants. — Comment était-il habillé? — Il avait son habit de cour rouge, son cordon bleu, une veste blanche brodée d'or, une culotte de velours pareille à l'habit, des bas de soie, des souliers à boucles, et son épée au côté.

Et tandis que l'aîné détaillait le costume de son père, le cadet faisait de la tête des signes d'approbation.

Et pendant que le cadet faisait des signes d'approbation, madame de Chauvelin, d'une main de plus en plus glacée, serrait la main du camaldule. C'était ainsi qu'elle avait vu passer son mari.

— Et n'avait-il rien de particulier, votre père? dites. — Il était très pâle, dit l'aîné. — Oh! oui, bien pâle, dit le plus jeune, on eût dit un mort.

Tout le monde tressaillit, mère, abbé, confesseur, tant était grande l'expression de terreur que l'on pouvait reconnaître dans les paroles de l'enfant.

— Où allait-il? demanda enfin la marquise d'une voix qu'elle voulait en vain affermir. — Du côté du château, dit l'aîné. — Moi, dit le cadet, en courant je me suis retourné, et je l'ai vu montant le perron. — Entendez-vous? entendez-vous? murmura la mère à l'oreille du moine. — Oui madame, j'entends, mais j'avoue que je ne comprends pas. Comment monsieur de Chauvelin aurait-il passé à pied la grille sans s'arrêter devant vous? Comment aurait-il passé devant ses fils sans s'arrêter encore? Comment enfin serait-il entré dans le château sans que personne du service l'ait aperçu, sans qu'il ait demandé personne? — Vous avez raison, dit l'abbé, et tout cela est frappant de vérité. — D'ailleurs, continua le père Delar la preuve peut se faire bien aisément. — Nous allons y voir, s'écrièrent les deux enfants en s'apprêtant à courir vers le château. — Et moi aussi, dit l'abbé. — Et moi aussi, murmura la marquise. — Madame, répondit le camaldule, vous voilà tout agitée, toute blanche d'épouvante, et quand ce serait monsieur de Chauvelin, j'admets que ce soit lui, y a-t-il donc de quoi s'effrayer? — Mon père, dit la marquise en regardant le moine, s'il était venu ainsi, mystérieux et seul, ne trouvez-vous point que l'événement serait bien étrange? — Voilà pourquoi nous nous sommes tous trompés madame. Voilà pourquoi il faut croire que sans doute quelque étranger se sera introduit, un malfaiteur peut-être. — Mais un malfaiteur, si malfaisant qu'il soit, dit l'abbé, a un corps, et ce corps, vous l'eussiez vu et moi aussi, mon père, tandis que voilà justement ce qu'il y a d'étrange : madame la marquise avec ces messieurs ont vu, et il n'y a que nous qui n'avons pas vu. — N'importe, reprit le moine, dans l'un ou l'autre cas, il serait peut-être mieux que madame la marquise et ses enfants se retirassent dans l'orangerie, tandis que nous, nous irons au château; nous appellerons les gens, et nous nous assurerons de ce qui est arrivé. Allez, madame, allez.

La marquise était sans force; elle obéit machinalement, et se retira dans l'orangerie avec ses deux fils, sans avoir un seul instant perdu de vue les fenêtres du château.

Puis, s'agenouillant :

— Prions toujours, mes fils, dit-elle, car il y a une âme qui me sollicite à prier en ce moment.

A. Lefraise.

(Extrait du *Testament de M. Chauvelin*).

(La suite au prochain numéro.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

—

UTILITÉ DU SPIRITISME

Médium : Mlle Collignon.

Q. — Quelle peut être pour l'homme l'utilité du Spiritisme ?

R. — L'utilité pour l'homme est le frein que notre présence *connue* apporte à ses passions, à ses entraînements. Nous avons toujours été là, mais ne pouvant nous faire sentir directement, la conscience humaine, seule, étant notre interprète. Aujourd'hui, Dieu permet que nous nous fassions comprendre plus clairement. L'utilité pour l'homme est de savoir qu'il a sans cesse auprès de lui un juge inexorable pour ses fautes; un ami dévoué, un appui dans ses faiblesses, un avocat toujours prêt à plaider sa cause, à intercéder pour lui près du juge suprême. Celui qui sent toujours un œil ouvert sur ses actions, y portera malgré lui une plus grande circonspection. *(La croyance à la présence continuelle de l'ange gardien près de son protégé se trouve dans la plupart des religions : elle règne surtout dans le christianisme, mais comme article de foi, et la foi seule ne suffit plus à l'homme. Il arrache peu à peu de ses yeux le bandeau qu'on y avait serré en son nom; il veut comprendre, voir, toucher pour croire, et c'est le but qu'il atteint par la communication spirite.)*

L'utilité pour l'homme, c'est d'être bien convaincu de l'action directe de la divinité. Pour lui, Dieu n'est plus un mot, représentant une idée juste et grande et dont il ne pouvait pas encore comprendre l'immensité !

Notre intervention devient pour vous la preuve irrécusable de l'existence de ce Dieu que vous avez si souvent nié, oublié et même blasphémé ! Sans lui, nous ne serions pas; notre existence est donc la preuve irrécusable de son immuabilité.

Q. — Quel bien peut-on retirer de la communication avec des esprits qui conservent dans le monde invisible les passions qu'ils avaient dans l'humanité ?

R. — Les esprits conservent en quittant votre vie les défauts, les tendances qu'ils avaient parmi vous; quel but devez-vous donc retirer de leur intervention ?

Spirites, vous ne ferez plus cette question quand vos fils élevés auront, dès cette vie que vous supportez souvent avec tant d'impatience, auront, dis-je, secoué le joug des mauvaises passions, se seront affranchis des liens de la chair et marcheront dans les voies du Seigneur en s'épurant de plus en plus. Alors, l'esprit qui retourne à son créateur, y retournera presque aussi pur qu'il était lors de sa première faute; alors, les hommes vivant sur vos globes matériels, n'auront plus autour d'eux que des esprits animés de bonnes intentions, et leur facilitant la route à parcourir.

Q. — Quelle nécessité y a-t-il à ce que les esprits vicieux se communiquent à l'homme et le forcent ainsi à faire un choix toujours difficile et souvent dangereux ?

R. — Aujourd'hui, vous avez un choix à faire parmi nous; mais ce choix est nécessaire à l'œuvre, nécessaire à votre rédemption. Homme égoïste, tu voudrais que Dieu te prît par la main pour te conduire à lui, sans même te laisser la peine de marcher ! Ne faut-il pas que tu gagnes ses grâces ? Ne faut-il pas que, te facilitant les voies, il te laisse faire un choix dans celles qui te seront ouvertes? Quel mérite aurais-tu si, dès le premier jour, toute difficulté était levée. Choisis, mon fils ! Tu as de bons conseils, tu en as de pernicieux, de légers, d'inutiles : exerce ton intelligence et surtout exerce ton cœur. Demande-lui ce qu'il pense de ce qu'on te dit ? Demande-lui le chemin qui mène au Seigneur.

Ecoute-le, ton cœur, car c'est encore notre voix que tu entendras, et cette voix sera la bonne. Exerce ton intelligence, achète le salut que Dieu t'envoie : le prix n'est pas exhorbitant, et nous ne te laisserons pas dévier si tu désires fermement arriver.

Vous êtes entourés d'esprits bons et d'esprits mauvais; mais si Dieu permet que ces bons esprits, ceux qui vous aiment, qui vous appellent, se manifestent à vous pour vous aider à venir à lui, pourquoi ne veux-tu pas, homme égoïste, qu'il permette aussi à ceux qui ont besoin de secours et de prières de se manifester à toi, afin d'éveiller ta compassion et ta charité? Admire la sagesse infinie de celui qui est tout amour! les mauvais esprits dont tu critiques la présence et l'influence, t'aident à parvenir à Dieu en provoquant chez toi l'amour et la charité. Prie pour ces esprits qui cherchent à t'entraîner parmi eux. Montre-leur le néant de leur conduite; montre-leur le bonheur qu'ils perdent; prie pour eux, prie devant eux, et bientôt tu prieras avec eux.

Cette bonne œuvre te sera comptée : les esprits inférieurs se purifieront et les générations futures reviendront à leur créateur en disant : « Seigneur, j'ai accompli de mon mieux la tâche que vous m'aviez imposée ! »

Tu penses ; mais pourquoi les esprits purifiés ne prient-ils pas pour ceux qui sont encore coupables, leurs prières auraient plus de pouvoir? Nous prions, mon fils, mais plus nous nous éloignons des vices de votre humanité, moins les esprits entachés se rapprochent de nous. Ils vous préfèrent, ils vous recherchent. Tu sais l'empire de l'exemple dans une société humaine. L'exemple entraîne petit à petit, mais s'il part de trop haut, il est trop difficile à suivre. Vos prières ne sont pas plus efficaces auprès de notre juge, mais elles sont plus persuasives pour ceux qui sont aussi pervers que vous. Ils partagent vos goûts, vos penchants, vos opinions et se laissent entrainer par votre exemple.

Spirites, priez donc ! Vous améliorez votre race, puisque vous vous préparez des guides épurés, et que vous diminuez le danger des esprits malveillants.

Q. — Comment savoir si l'esprit qui se communique est bon ou mauvais? et que devient la personnalité de l'homme s'il est sans cesse sous une influence quelconque ?

R. — Si tu veux, médium, savoir le sentiment qui anime l'esprit qui te parle, prie avant de l'interroger, mais PRIE ! et comprends bien la force de ce mot.

Dieu t'éclairera, ta conscience te guidera. Ta conscience ! c'est l'ami que le Seigneur a mis près de ton berceau, ami fidèle qui ne te quitte jamais, auquel, souvent, tu imposes silence, mais qui, patient et dévoué, attend toujours le moment où, plus docile, tu écouteras sa voix. C'est cet ami qui te conduira près du juge suprême, quand ton temps sera venu. Ecoute-le donc, cher fils, il te guidera. Ecoute-le, médium, car il te dira bien vite : « Les conseils que tu reçois émanent d'un bon principe, suis-les. » Ou bien, il te criera : « Eloigne, éloigne le danger! Prie pour celui qui cherche à t'égarer. Ramène-le dans la voie du Seigneur. Mon fils, prêche d'exemple pour le bien, le mal s'éloignera de toi. »

Mais ne viens pas, à chaque acte de ta vie, demander : Que dois-je faire? Dieu t'a donné l'intelligence, exerce-la. Dieu t'a donné une conscience, laisse-la parler. Si tu n'agis que d'après nos conseils, tu n'es plus qu'une machine obéissante, quel bien en retireras-tu? Qu'auras-tu fait de ton libre arbitre? il t'en sera demandé compte, que répondras-tu ?

Demande des conseils pour marcher dans les voies du Seigneur, ils ne te seront jamais refusés; mais ne viens pas, dans chaque transaction de ta misérable existence, demander si tu dois tourner à droite ou si tu dois tourner à gauche. Ton guide t'inspirera, ta conscience, ton ami t'instruira. Ecoute sa voix, mais que ta volonté te conduise. Il faut acheter le royaume des cieux, tu sais le prix qu'il y faut mettre.

Courage donc, mon fils; Dieu t'a donné l'intelligence, exerce-la. Espère en Dieu, il t'éclairera. L'aurore de la foi commence, suis ses progrès; vois la lumière grandir, attends, mon fils, la lumière du Seigneur se répandra sur tous et tous en seront éblouis !

Confiance, amour, charité et prière !

LA JUSTICE INFINIE

NICE. — Médium : M. W.

Vous voulez que je vous parle des merveilles que je vois; vous voulez que je vous dise mon bonheur? Comme tant d'autres, j'ai passé par des épreuves en quittant la terre que vous habitez; j'ai dû me purifier, car l'Esprit le moins enclin au mal, celui qui croit en un Dieu bon et rénumérateur, n'est jamais exempt d'offenses envers lui; mais, ces offenses n'étant point préméditées, n'étant que la conséquence des rouages si défectueux de la société humaine actuelle, n'ont point la gravité qui accompagne les offenses faites avec préméditation et qui portent atteinte au bonheur des autres hommes. Néanmoins, Dieu est justice, Dieu est bonté, mais Dieu est équité surtout. La moindre offense, non pas à son Etre pur et infini, mais à la justice, à l'équité, doit recevoir son châtiment; de même aussi, qu'il ne laisse passer sans récompense aucune de nos bonnes actions. Dégagés de cette lourde enveloppe matérielle qui est un voile entre nos Esprits et la Vérité absolue, nous voyons toutes nos fautes, comme aussi nous voyons toutes nos bonnes actions, et nous-mêmes, nous sommes forcés de souscrire au châtiment, comme nous allons au-devant de la récompense. Ne croyez pas qu'il y ait jamais de punition infligée sans que l'Esprit qui la subit ne l'accepte comme un acte de justice. Nous voyons la justice infinie, nous la désirons, parce qu'elle nous rapproche de l'Etre infiniment parfait et parce qu'elle nous attire nous-mêmes vers cet état de perfection relative, objet de tous nos vœux.

Votre sœur : CÉCILE.

NOEL

Médium : Mme COLLIGNON

Il est né, cet enfant, espérance du monde,
Par qui l'homme est sauvé, par qui la grâce abonde !
Il est né ! Le rayon qui devait l'annoncer
A brillé tout-à-coup; rien ne peut l'effacer.
Accourez, ô bergers, ô puissants de la terre !
L'humble sera grandi. La puissance éphémère
De l'orgueilleux du jour verra s'anéantir
Ses titres au respect. L'orgueilleux doit finir !
C'est d'un petit enfant que naîtra la sagesse;
C'est un petit enfant qui vous fera largesse
Des trésors que pour vous son Père garde aux cieux.
Accourez, accourez cœurs humbles et pieux,
Accourez, il est né, l'enfant sauveur du monde,
Accourez à ses pieds; par lui la grâce abonde !
De sa petite main, redressant l'épuisé,
Il courbe le puissant et son front est brisé !
Oh ! venez à ses pieds; que la voûte résonne,
Que les hymnes sacrés que votre voix entonne
Fassent vibrer les airs ! Venez, l'enfant est né.
Venez et bénissez, car le monde est sauvé !

Oui, nous te donnerons un enseignement sur la naissance de l'enfant qui a révolutionné le monde, qui a renouvelé, par sa puissante action, les esprits et les cœurs.

Tel que le fleuve qui sort goutte à goutte du rocher et grandit en suivant son parcours, jusqu'au moment où ses flots impétueux viennent se perdre dans le sein de l'immense océan, vous voyez ce petit enfant sorti de la plus humble des sphères, vivant dans l'humilité et la misère; vous le voyez suivre paisiblement d'abord le cours de son existence, fertilisant dès sa source les rives qu'il arrose; prêchant dès ses plus tendres années, édifiant par sa conduite simple, son humeur douce et soumise; grandissant en sagesse et en âge; élargissant le cadre de ses enseignements; répandant autour de lui, sur son passage, la fertilité de sa parole, puis, ayant achevé sa sublime entreprise, ayant parcouru l'espace qu'il devait traverser, ayant partout jeté la semence féconde, il rentre dans cet infini préparé de toute Eternité, au sein de Celui dont lui-même n'a pas connu le commencement et qui n'aura jamais de fin !

Mais, de même que l'océan immense reçoit dans son sein, le fleuve qui vient s'unir à lui, de même le Seigneur s'est joint à Celui qui l'avait envoyé au secours du monde et de là, le fils unique du père, en qui il a mis toute son affection, veille toujours avec amour sur ceux qu'il avait mission de ramener au centre universel. Sa voix bénie se mêle encore aux rumeurs du vaste océan, et s'élevant au-dessus de la tempête, vous crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés. Je suis le conducteur de l'aveugle, je suis l'intelligence du sourd, je suis la voix du muet, la force du faible, la consolation de l'affligé, l'espoir du désolé ! Je suis le bon pasteur qui réunit autour de lui toutes les brebis du père de famille. Je compte les têtes qui me sont confiées,

et si l'une d'elles s'égare, je ne prends plus de repos que je ne l'aie retrouvée et rapportée en mes bras, et mon cœur tressaille d'aise, car je dois, je veux réunir mon troupeau et pas une tête n'y doit manquer. »

Venez donc à lui, ô mes bien-aimés! quel que soit le langage qu'il vous parle, c'est toujours lui qui vous attire. Venez sans crainte, sans distinction. N'établissez point de barrière entre vous et lui, car il ne regarde pas comment vous obéissez, mais si vous tentez d'obéir. C'est un maître indulgent et doux qui tient compte du moindre effort. C'est un avocat éloquent qui plaide toujours la cause du coupable et qui toujours la gagne. Mais que le coupable aie confiance en lui, qu'il écoute ses conseils, qu'il suive ses avis.

Il a grandi, cet enfant béni, et sa voix a pris de la force. Elle vient des quatre vents et comme la tempête, elle domine tous les bruits de la terre.

Les anges du Seigneur le portent sur leurs ailes et ils viennent à vous pour vous dire : obéissez, obéissez! les temps sont accomplis. Le Seigneur a paru. Prosternez-vous, car sa main puissante relève celui qui s'est abaissé et abaisse celui dont le front s'élevait.

Elisa Mercœur.

SAÏD LE PORTEUR D'EAU

Guelma (Algérie). — Médium : X....

Évocation d'un indigène difforme et idiot appelé Saïd, qui s'est noyé involontairement dans la Seybouse, près Guelma.

Ce que je suis! je suis dans une position meilleure que lorsque j'étais le pauvre diable de Saïd. Comme vous l'aviez bien flairé, j'ai été précédemment un personnage Algérien, qui s'est vautré dans les plaisirs sensuels. J'ai été possesseur de nombreux esclaves que je n'ai pas toujours bien traités; enfin j'avais abusé de tous les dons du Créateur.

J'ai été un riche propriétaire à Alger même, et j'ai eu le cœur assez dur pour séparer la mère de son enfant sur la place de Babazoun... La mère flattait mes sens, l'enfant me gênait; j'achetai la mère et laissai acheter l'enfant par un autre. Ni les supplications de cette pauvre mère qui me baisait les genoux, de ce pauvre enfant qui me tendait les bras ne m'ont touché, rien ne m'a ému... le cœur dur comme le roc de la Pointe-Pescade, je n'abandonnai pas ma résolution et m'enfuis dans mon repaire avec mon trésor que je venais d'assassiner en lui déchirant le cœur.

J'étais intelligent, beaucoup trop pour mon malheur, comparativement à ma moralité; et le pauvre Saïd de Guelma n'était que la juste réparation!! Il a porté l'eau à la mère de l'enfant; Dieu a voulu ce rapprochement pour lui infliger la peine du talion.

Je la reconnaissais sans le savoir; car toute française qu'elle était, il me semblait l'avoir déjà vue, et je vous avouerai que malgré tous mes torts précédents, si je l'avais trouvée seule, j'aurais peut-être encore cherché à assouvir sur cette femme une malheureuse passion qui me poursuit depuis longtemps. J'ai donc été son porteur d'eau, après avoir été son roi! J'ai expié un peu, car ma vie a été une longue vie de ph[illegible] [illegible]vant, et ne m'occupant de rien... V[illegible] [illegible]losophie, mangeant, bu[illegible] impossible... Je souffrais sans [illegible] vous dire mes souffrances, c'est [illegible] savoir de quoi.

LA MER

Bordeaux. — Médium : Mr J. C. A. R.

J'écoutais tout pensif cette voix mugissante
Que la mer en courroux projette sur les flots.
Je suivais du regard la vague blanchissante
Lançant jusques au ciel l'écume de ses eaux....
Et je disais tout bas : pourquoi tant de colère,
O mer, qui toujours gronde et ne sourit jamais?
Si Dieu ne t'arrêtait dans ta fureur altière,
Loin du lit qui t'étreint, que de maux tu ferais!...
Mais sa puissante main te gouverne et te dompte :
Il marqua de son doigt ta limite avec soin,
Et quand sur tes bords nus tu bondis, fière et prompte,
Il t'arrête et te dit : « Tu n'iras pas plus loin!... »
Si, libre, tu pouvais, ainsi que la gazelle,
T'élancer sur nos monts, dans nos plaines, nos champs,
Tu porterais la mort partout, ô mer cruelle,
Et la terre en entier périrait dans tes flancs!
Mais tu rugis en vain comme un tigre en sa cage
Qui veut la liberté, l'espace, le désert :
Tu dois user tes flots au sable de la plage,
Ainsi que lui ses dents à sa prison de fer.
N'as-tu donc pas déjà fait assez de victimes,
Impitoyable mer!... Qui jamais comptera
Tous les corps engloutis dans tes profonds abîmes,
Et les trésors cachés que ton sein dévora!...
Alors dans ma pensée inflexible et profonde,
Le regard arrêté sur cette immensité,
J'évoquai tous les morts ensevelis dans l'onde,
Convaincu que l'Esprit vit dans l'Eternité!
Le soleil, au déclin de sa course rapide,
Teignait les flots amers de ses reflets sanglants.
Soudain il s'éleva de cette plaine humide,
Des clameurs et des cris, des fantômes tremblants;
Leur forme tout d'abord me parut incertaine :
C'était comme un brouillard montant du sein des eaux,
Puis je pus les compter, ils étaient par centaine;
Ils allaient, ils couraient, ils volaient sur les flots!...
Et j'entendais leurs cris, leurs plaintes leurs alarmes!
Un vaisseau se forma sous mes yeux étonnés,
Les uns montaient aux mâts, d'autres couraient aux rames;
Les cordages tombaient sous les vents déchaînés.
La tempête augmentait.... Tous étaient pleins de crainte :
Des femmes, des enfants, sur le pont à genoux
Priaient le Dieu puissant et la madone sainte,
Et, l'œil au ciel, disaient : O Seigneur, sauvez-nous!...

(La fin au prochain numéro.)

Bordeaux. — Imprimerie A.-R. Chaynes, cours d'Aquitaine, 57.